Document généré le 12 oct. 2024 04:36

XYZ. La revue de la nouvelle

Les visiteurs

Bernard Julien

Numéro 61, printemps 2000

Nouvelles d'une page

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4252ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Julien, B. (2000). Les visiteurs. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (61), 69–74.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les visiteurs

Bernard Julien

Dès que la voiture du facteur pointa dans le désert blanc du Grand-Bois-de-l'Ail, mon rang natal, je me précipitai dehors pour être le premier à m'approprier *L'Action catholique*, le quotidien que mon père lisait religieusement. Insuffisamment vêtu, je bravai le froid glacial de cette fin d'après-midi et cueillis des mains propres de M. Frenette cette manne qui nourrirait la famille au complet, à l'exception de ma mère qui lavait le plancher de bois franc pendant que cuisaient des tourtières dans le poêle à bois chauffé à blanc. Cette journée du 23 décembre était importante puisque le père Noël terminait son périple du pôle Nord, raconté de si merveilleuse façon dans la deuxième section du journal. Arriverait-il à temps encore cette année pour nous distribuer ses cadeaux ? J'étais toujours désireux de voir s'il réussirait à se dépêtrer des écueils du voyage : froid sibérien, tempêtes effroyables, bris d'attelage, attaques sournoises d'animaux sauvages, rencontres importunes, maladie…

Le courrier était alourdi par cinq cartes de Noël que nous envoyaient des oncles et des tantes qu'on visitait rarement ; ma mère les décacheta rapidement et, toute à sa joie, les déposa sur l'unique table du salon près de l'arbre. Dans sa grande chaise berceuse, mon père attendait mon retour pour s'emparer des nouvelles internationales concernant cette guerre des Anglais où les nôtres, conscrits bien malgré eux, se faisaient descendre. Pendant ce temps, mes deux frères aînés s'arrachèrent les bandes dessinées racontant les histoires du *Fantôme*, de *Terry Lee*, de *Blondinette*, de *Philomène* et de la *Souris Miquette*. Moi, lèvres serrées, je lus l'arrivée triomphale de mon héros, avec ses rennes encore alertes et fiers de leur exploit. Quel soulagement ! Je pouvais espérer quelque autre cadeau accompagnant la traditionnelle orange juteuse.

□

Dans l'après-midi du 24, je fis les cent pas dans la cuisine traversée de courants d'air frais, regardant à travers la vitre givrée pour voir si la tempête prendrait fin. Il était important d'aller à la messe de minuit et surtout de fureter avec maman chez Juneau, le marchand général, qui fermait ses portes juste avant l'office divin. Mine de rien, elle se promènerait parmi les allées de jouets, s'arrangerait pour nous éloigner un peu, et houp ! elle achèterait à notre insu le cadeau qu'on découvrirait au pied de l'arbre. Six heures sonnèrent, et le vent faisait toujours entendre son sifflement qui couvrait mal les craquements de la maison.

Maman cachait difficilement sa déception à mesure que l'heure grugeait le temps (déjà huit heures), et elle pressa mon père d'atteler la jument pour ne pas rater les trois messes nocturnes. La neige allait diminuer, tous les voisins étaient passés, on n'avait jamais manqué le *Minuit, chrétiens*, il fallait acheter des choses au magasin : tous les arguments y passèrent. Un peu en bougonnant, papa sortit la carriole, couvrit le cheval pour le préserver du vent, et attendit à l'entrée que la famille se glisse sur les sièges glacés. C'est dans les bancs de neige et la poudrerie que nous franchîmes le premier mille, emmitouflés dans la peau d'ours que papa avait tannée lui-même au début de l'hiver.

Puis la lune parut, narguant les nuages qui se bousculaient devant les étoiles impassibles. C'était un chassé-croisé qui donnait vie aux lames de neige dressées dans les champs comme des lignes d'attaque de soldats attendant le signal. Un frisson me parcourut l'échine : s'il fallait que les militaires de Valcartier viennent nous barrer la route ! Dans ma tête d'enfant, les régiments qui défilaient parfois devant la maison en ces années de Seconde Guerre mondiale étaient une menace à notre quiétude. Je fermai les yeux, implorant le petit Jésus de nous défendre si…

Ma mère décida, vu le retard, de nous laisser avec papa chez tante Valéda, dont la maison voisinait avec l'église, pendant qu'elle magasinerait seule. Je n'aurais pas le droit de regarder les jouets dans les étalages encombrés, ni de les désirer, ni de les imaginer en ma possession. Mais le froid avait fait son travail et

je m'endormis bien avant le retour de maman. C'est à peine éveillé que j'assistai aux trois messes du curé.

□

Sur le chemin du retour, juste avant d'arriver à la maison, mon père fouetta sa *Catin* pour accélérer le trajet, car il remarqua que de la lumière apparaissait aux fenêtres de la cuisine : « Qu'est-ce qui se passe ? Je n'ai pourtant pas laissé la lampe allumée. Est-ce que le feu… ? » lança-t-il d'un air angoissé. Et c'est à fine épouvante que la carriole entra dans la cour. « Simon, dit-il au plus vieux, va dételer la jument pendant que j'entre avec les autres. Regarde si tout est correct dans l'étable. » Des larmes silencieuses glissèrent sur mes joues quand ma mère me prit la main en la serrant nerveusement.

La porte avait été forcée. Deux soldats, assis près du poêle, faisaient des volutes de fumée avec leur pipe bien ancrée à la bouche tandis qu'un troisième scrutait la nuit dans la chambre de mes parents. Ils ne semblèrent aucunement troublés par notre arrivée et c'est ma mère qui, la première, brisa le silence tiède de la pièce :

— Qui vous a permis ? Que faites-vous ici ? Comment avez-vous… ?

Celui qui veillait à la fenêtre, six pieds, moustache bien taillée, cheveux blonds coupés très courts, yeux d'un bleu acier, sortit de l'ombre et fixa ma mère d'un air grave mais décidé :

— Nous sommes des déserteurs, madame. Nous avons profité d'une permission pour fuir l'armée et, en cette nuit de Noël, vous devez nous cacher.

— Mais qui êtes-vous ? s'enquit mon père d'un ton autoritaire.

— Il vaut mieux que vous ne sachiez pas qui nous sommes, au cas où la police militaire vous questionnerait… La nuit prochaine, nous partirons.

Le plus jeune des trois, c'était du moins mon impression, trapu, les traits saillants, quitta la chaise réservée à mon père et me tira brusquement à lui. J'étais figé, jetant un regard suppliant

à ma mère, puis à mon père. Ce dernier fit un mouvement vers moi, mais le soldat leva son arme et cria : « Recule ! Ce petit est notre salut, c'est notre "Jésus" à nous. » Je ne pus m'empêcher de sangloter, tout en me sentant grandir en importance : *notre Jésus à nous*. J'avais sept ans à l'époque.

□

On disposa une paillasse dans la cuisine et on leur remit des couvertures de laine pour les préserver du froid qui gagnerait la pièce au petit matin. À leur demande, mon père mit à leur disposition des vêtements de civils en fouillant dans son placard et dans celui de mon frère de dix-sept ans. Ils firent alors signe à mes parents et à mes frères de se retirer pendant que le jeune trapu me retenait toujours fermement. Ma mère essaya de protester, mais en vain. Le grand blond retourna faire le guet, dans le salon cette fois-ci, tandis que les deux autres enlevèrent leur uniforme et s'étendirent sur le lit improvisé, en me désignant une place au centre. Je n'avais plus peur…, mes larmes avaient disparu, j'étais fasciné par leur clandestinité et leur *étrangeté*, même si je ne comprenais pas tout. Je me voyais comme leur sauveur, sans trop savoir ce que signifiait ce mot.

Couché sur le dos, je ne fermai pas les yeux, tellement j'étais excité par le rôle que je m'attribuais. Celui qui était à ma gauche, recroquevillé vers moi, avait le souffle court et sa poitrine gonflait à chaque respiration. De ses lèvres minces, légèrement entrouvertes, sortaient la peur et la fatigue que trahissaient ses muscles tendus. Je m'abreuvais à son haleine, physiquement uni dans une vague sensation de communication étrange. L'autre, main posée sur mes épaules, desserrait l'étreinte à mesure que le sommeil le gagnait. Je lui étais reconnaissant de me donner cette sensation de tendre protection. Un calme bienfaisant m'envahissait : jamais je n'avais senti autant de chaleur et d'attention. De loin, le grand blond scellait sa présence de son imposante silhouette.

□

Mon père se leva tôt pour faire le train et, avant de partir, attisa le feu en essayant de ne pas faire de bruit : précaution inutile, car je ne dormais pas. On avait souvent parlé de déserteurs à la maison, pourchassés par la police, de gens qui se terraient dans les bois, bien armés, et je ne voulais pas que pareil sort leur arrive. Dans ma petite tête jaillissaient les projets les plus invraisemblables, j'imaginais des trucs impossibles pour aider mes héros à sortir de leur posture. Tantôt je faisais fuir la police par le seul pouvoir de mes yeux, tantôt je construisais une forteresse imprenable pour les abriter aussi longtemps que la guerre durerait, tantôt je les conduisais mystérieusement dans un autre pays, tantôt je les délivrais en me jetant devant les balles qu'on leur destinait. À aucun moment, je n'ai pensé à mes cadeaux de Noël.

Quand mon père revint de l'étable en laissant entrer dans la pièce une lame de froid, mes deux compagnons de lit émirent en même temps un gémissement assourdi avant de sursauter : ils craignaient sans doute l'arrivée impromptue de la police militaire. Rassuré par la présence de mon père, l'un d'eux me passa la main dans les cheveux et me dit très calmement : « Tu viendras avec nous ce soir, quand nous gagnerons la montagne : il y a là une cabane à sucre qui nous servira de refuge. On ne te fera pas de mal, tu verras. » Inconsciemment, comme dans un pacte, je serrai la main qui entourait encore mon épaule, soudé à ces hommes dans une sorte de mission incontournable.

Habillés en civils, ils roulèrent leur uniforme militaire en ballot, et celui qui avait fait le guet toute la nuit dit à ma mère : « Vous les ferez brûler ce soir, quand nous serons partis. Vous ne nous avez jamais vus. Votre fils sera notre garantie. » Aucune protestation de la famille, et c'est autour de la table que nous nous sommes tous retrouvés, solidaires de notre silence. Une forte odeur de café atténua les pestilences qui s'exhalaient de la paillasse qu'on avait repoussée près du mur. Nerveuse, ma mère fit rôtir des tranches de pain sur les ronds du poêle et les déposa en silence au centre de la table. Toutes ces mains affamées qui s'affairaient à étendre le beurre d'arachide et les confitures, toutes

ces mâchoires qui broyaient en même temps le pain de ménage, tous ces visages impénétrables qui se fuyaient du regard me donnèrent l'impression de participer à une fête baroque… où la joie était absente.

Sous le sapin, un seul bas de Noël, le mien : mes frères aînés n'avaient plus cette candeur (ou cette naïveté) qui donne à la vie sa pureté première. Je le soupesai : trois grosses bosses, telle une épine dorsale tronquée, me firent bondir de joie : trois oranges, j'avais trois oranges ! Bien vite, je compris que ce plaisir frisait l'égoïsme en m'imaginant la terreur de nos visiteurs si jamais la police… Je devais m'imposer des mortifications pour les sauver, il me fallait me souder à eux.

Tranquillement, je revins m'asseoir à table alors que tous achevaient de boire leur café. Sortant mélancoliquement chacune des oranges du bas de Noël, je les offris une à une comme dans un sacrifice que l'on célèbre pour conjurer le sort. D'abord au grand blond, qui sourit avec reconnaissance ; ensuite au plus jeune, trapu, qui me dit « Merci, petit ! » avec beaucoup de chaleur ; enfin à celui dont j'avais respiré le souffle, et qui me glissa à l'oreille : « Tu es un brave garçon. Je me souviendrai de toi quand la guerre sera… » Trois coups secs frappés à la porte d'entrée du salon brisèrent le pacte qui venait d'être conclu tacitement : les oranges roulèrent sur le plancher, tandis que deux policiers pénétraient sauvagement dans la maison. Les soldats, tout à la douceur des présents offerts, avaient oublié de faire le guet…, ma mission était anéantie !

Je me souviens de mes cris de détresse quand on emmena mes trois *Rois mages* dans une *snowmobile* de l'armée. Ils avaient suivi l'étoile, n'avaient rien eu d'autre à offrir que leur peur, leur peur brute de la guerre inconnue, mais le Mal les avait atteints. Longtemps, j'ai pleuré… me sentant coupable. Les oranges ont pourri, la guerre a cessé… mais moi, j'ai gardé cette cicatrice d'un piètre sauveur.